

Jacques Chirac par ses mots

SEPTEMBRE 2019

« Je te l'ai dit pour les nuages...
Pour l'œil qui devient visage ou paysage...
Je te l'ai dit pour tes pensées, pour tes paroles.
Toute caresse toute confiance se survivent ».

Paul Éluard

VOUS ÊTES VENUS POUR LUI

Des souvenirs, des images, des émotions reviennent.

Vous l'aimiez, le respectiez.

Il a fait partie de votre jeunesse, de l'idée que vous vous faites de la France.

Il était le grand frère, le père, l'ami imaginaire.

Essayons de le retrouver à travers ses mots.

«Malheureusement, je m'endors toujours avec l'impression que le temps m'a manqué, qu'il faudrait veiller un peu plus et que si c'est impossible, la prochaine journée devra être mieux remplie».

Jacques Chirac,
La Lueur de l'espérance
1978

LA SOIF D'AGIR

Il avait cet appétit de la vie, ce panache, cette énergie dévorante qui balaie tout sur son passage.

Une énergie presque sans limite, qu'il a mise au service de l'action politique.

Pour lui, le service de l'État était un métier difficile, un engagement, un devoir de chaque instant.

Sa soif d'agir était celle d'un homme libre, libéré de la tyrannie de l'ego, protégé de la passion glaçante de ceux qui ne vivent que pour construire leur statue.

Révolté par l'injustice, la souffrance, l'indifférence, son mystère, son moteur étaient sa sensibilité.

Jacques Chirac

Je me suis penché sur cet enfant, seule,
sans mouvement et sans parole. Elle semble
s'être réfugiée dans un univers où nous ne pouvons
plus l'atteindre.

J'ai ressenti comme une profonde colère.

Pourquoi elle ? Pourquoi ça ?

Que puis-je faire ?

Je suis là, impuissant, inutile.

Je me suis mis à parler ; à lui parler. De tout et
de rien, d'elle et de sa souffrance. De moi et
de mes propres peines, de mon travail, de ma
vie.

Est-ce par hasard que sa main que je
tendis dans la mienne s'est soudainement animée
pour me serrer un doigt ? Peut-être ; mais je
suis persuadé que pendant quelques minutes,
elle et moi, nous nous sommes rejoins.

Sa main s'est détendue ; elle est repartie
dans son monde, sur sa planète, comme le
Petit Prince.

Je scelle ces plaquettes à ces milliers d'enfants,
d'hommes et de femmes qui portent une part
de la misère du monde pour nous permettre de
vivre et s'y vivre.

Il faut les aider à traverser ce monde.

Nous le leur devons bien.



LE BESOIN D'AIDER

Jour tranquille ou jour de crise, Jacques Chirac commençait toujours sa journée de travail en appelant un proche ou même une simple connaissance qu'il savait dans la maladie ou dans la peine.

Jeune ministre du Général de Gaulle, très tôt il avait été choisi par son maître Georges Pompidou pour porter, pour poursuivre leur « certaine idée de la France ».

Il en avait fait son exigence. Mais il y en avait une autre qui lui était toute personnelle : cette sensibilité à la souffrance de ceux qui sont empêchés par le handicap ou la maladie, de ceux qui n'ont pas la force.

Son honneur, disait-il, aura été d'avoir inscrit aux tables de la République ces trois lois pour les personnes handicapées auxquelles il attachait tant de prix.

«La Corrèze m'a appris la peine des hommes, leur courage, leur patience, leur dignité, leur indomptable espérance».

13 janvier 1996

«La France je l'aime passionnément. Elle n'est pas un pays comme un autre. Elle a des responsabilités particulières».

11 mars 2007

«Respecter l'autre, c'est le considérer comme le contraire de l'autre, ce qui est à la fois le plus évident et le plus difficile».

15 octobre 2001

CORRÈZIEN, FRANÇAIS ET CITOYEN DU MONDE

Comment pouvait-il tout à la fois être chez lui au zinc d'un comptoir de campagne, à partager une bière ; s'enflammer dans un musée parisien en expliquant avec une telle érudition l'histoire d'un objet antique ; comprendre comme si c'étaient les siens, les débats entre communautés et religions presque partout dans le monde ?

C'était Chirac dans toute sa singularité. Mais au fond est-ce que ce n'est pas cela être Français.

Avoir en même temps les pieds solidement enfoncés dans la terre, la passion des grandes idées et le regard tourné vers le monde, son unité, son universalité.

Il était français, tellement français.

«Quelque part en Afrique de l'Est, voici plusieurs millions d'années, notre ancêtre commun s'est levé et a décidé de partir à la conquête de l'inconnu.

Au gré de ses errances, les peuples et les cultures sont nés. La même aventure s'est jouée aux quatre coins du monde: celle de l'invention d'une identité.

Souvent, chaque groupe s'est cru détenteur à lui seul de l'expérience ultime de l'humanité. Et pourtant, il s'est trouvé des hommes pour passer de l'un à l'autre, écouter les uns et les autres».

Unesco, 15 octobre 2001

«Plus que jamais le destin du monde est là: dans la capacité des peuples à porter les uns sur les autres un regard instruit, à faire dialoguer leurs différences et leurs cultures».

Quai Branly, 20 juin 2006

LE RESPECT DE L'AUTRE

À l'origine, il y a cet incroyable petit Jacques, déraciné de ce Rayol ensoleillé qu'il aimait tant, projeté dans la grande ville, révolté par le conformisme de son époque.

Il ne cesse d'arpenter les musées, veut apprendre le sanskrit et finit par ramener un vieux professeur de russe qui vivra à son domicile et qui lui apprendra la tolérance et la valeur de tant d'autres civilisations.

Cette curiosité, cette connaissance, cette culture du monde ont fait sa force. Elles lui ont donné cette sincérité qui le faisait rayonner dès le premier regard. Ce respect de l'autre, généreux, tolérant, qui n'appartenait qu'à lui.

Ce n'est pas par hasard, c'est évidemment pour cela, que de Pékin à Moscou, dans un taxi à Beyrouth ou dans les rues de Bamako, si souvent encore quand vous vous présentez comme Français, on vous parle de lui.

«Au regard de la vie sur terre, celle de l'humanité commence à peine. Et pourtant, la voici déjà, par la faute de l'homme, menaçante pour la nature et donc elle-même menacée. L'homme, pointe avancée de l'évolution, peut-il devenir l'ennemi de la vie ? C'est le risque qu'aujourd'hui nous courons par égoïsme ou par aveuglement».

Johannesburg, 2 septembre 2002

UNE RÉVOLTE POUR LA TERRE

Jacques Chirac avait un secret. Dans une serviette qui ne le quittait jamais, se trouvait une chronologie de l'univers, de la Terre, de l'humanité.

Elle l'avait façonné en profondeur. Elle lui donnait cette distance face au quotidien, aux ressacs de la vie, face au spectacle de la Comédie humaine.

Elle lui rendait insupportable la stupidité, l'arrogance et l'aveuglement de ces hommes, à peine de passage sur leur Terre-Patrie, qui se croient les maîtres et possesseurs de la nature.

Il avait ressenti, bien des années avant nous tous, une conscience du péril et cette colère qu'il avait résumée du cri : la « maison brûle ».

Projeté dans le temps long, il savait que l'homme n'existe que par son lien indissociable et fragile avec la nature.

«Il serait immoral et dangereux de laisser, sous l'effet d'un libéralisme sans frein, se creuser le fossé entre une partie du monde de plus en plus riche et des milliards d'hommes, de femmes et d'enfants abandonnés à la misère et au désespoir».

11 mars 2007

PAS DE PROGRÈS ÉCONOMIQUE SANS L'HOMME

Dans les années du libéralisme triomphant, Jacques Chirac n'a jamais caché son scepticisme. Certains y ont vu une frilosité à réformer ; c'était le fruit d'une vision des enjeux qui sont largement ceux de notre XXI^e siècle.

Bien sûr, il croyait dans l'innovation, dans l'entreprise, dans l'esprit d'entreprise. Il était fier de l'industrie française, de sa capacité de développement, des scientifiques, des chercheurs.

Mais il mesurait les dangers du culte du laisser-faire et de la négation du rôle économique de l'État : creusement des inégalités et une forme d'aliénation des hommes, tant de ceux qui subissent que de ceux qui croient commander.

Pour lui, pas de croissance durable sans respect de la biodiversité et de la nature. La création de richesse n'est possible, dans la durée, que si elle est partagée. La protection sociale et l'économie de marché vont nécessairement de pair.

Pour lui, l'économie n'était pas une science. Elle était politique. Elle devait avoir un sens.

TRANCHER, DÉCIDER EN CONSCIENCE

«Nous n'avons pas le droit aujourd'hui d'interrompre le processus de la construction européenne».

Sur le Traité de Maastricht, 27 août 1992

«La France patrie des Lumières et des droits de l'homme... la France, ce jour-là, accomplissait l'irréparable».

Sur le Vel d'Hiv, 16 juillet 1995

«Ma position, c'est que, quelles que soient les circonstances, la France votera non... La guerre est toujours la pire des solutions».

Sur la guerre en Irak, 10 mars 2003

«En conséquence, j'estime que le port de tenues ou de signes qui manifestent ostensiblement l'appartenance religieuse doit être proscrit dans les écoles, les collèges et les lycées publics ».

Sur la laïcité, 17 décembre 2003

Tous ceux qui ont croisé Jacques Chirac en 2003, au moment de la crise irakienne, ont été frappés par sa solidité, par sa tranquillité dans l'épreuve.

Ses convictions, son courage, il les tirait de la connaissance, de son expérience, de sa culture. Elles lui permettaient de décider, de trancher.

Dans la ligne du Général de Gaulle, non par pacifisme – il l'a montré en Bosnie – il a su dire non aux États-Unis qui se trompaient. Et c'est derrière la France que des puissances, telles que la Chine, la Russie, l'Allemagne se sont rangées.

À juste titre, on cite cet exemple. Mais il en fallait de l'indépendance d'esprit pour voter, bien que dirigeant de l'opposition, l'abolition de la peine de mort.

Il en fallait de la force de décision pour aller contre la tendance montante de son parti, pour dire qu'il fallait voter oui à l'Euro.

Il en fallait de l'indépendance et des convictions pour rompre avec la position de ses prédécesseurs, dire la vérité de l'Histoire et trouver les mots dans le discours du Vel d'Hiv pour répondre à la souffrance d'une communauté juive à la mémoire meurtrie.

Il en fallait de l'esprit de responsabilité pour, en conscience, proscrire les signes religieux à l'école publique et ainsi préserver ce sanctuaire de la République.

«Je veux dire aux Français et aux Françaises et, plus particulièrement, aux plus jeunes que, par-delà les doutes et les difficultés, nous devons tous être fiers d'appartenir à une communauté qui a la volonté de faire vivre les principes d'égalité et de solidarité.

C'est une chance d'appartenir à la communauté française, chacun doit en avoir conscience et agir en conséquence».

14 novembre 2005

LA FRANCE, LE PEUPLE UNI

Jacques Chirac avait conscience de la fragilité du lien social et de l'unité nationale. Il savait le danger mortel du rejet de l'autre, de la recherche de boucs émissaires, de la banalisation de la haine.

Pour lui, le premier devoir d'un responsable politique était de combattre les extrémismes et les intégrismes. Il s'y est engagé de tout son cœur, et si, partisans et adversaires politiques le respectent aujourd'hui, c'est parce qu'ils savent qu'il a tout donné pour combattre les démons de la France.

Mais l'idéal de Jacques Chirac ne s'arrêtait pas là. Il croyait au sens de l'histoire, au destin de la France, à ce rêve républicain qui était celui de ses grands-parents instituteurs.

Son plus grand regret aura été certainement de ne pas avoir su aller plus loin pour faire vivre cette forme suprême de la justice qui est que chaque enfant puisse avoir des chances égales de réussite par l'effort, le travail et le mérite.

Ce regret, parmi toutes les grandes choses qu'il nous laisse en héritage, est le défi majeur qu'il nous faut relever.

« Mes jours terrestres coulent comme une rivière étroite et mon âme s'y cramponne au radeau vivant de mon corps.

Je le laisserai quand la traversée sera accomplie.

Alors... ?

Peut-être que là-bas la lumière et l'obscurité sont semblables... »

« Et, à l'heure où l'homme brise ses liens mortels, la Divine Liberté ne lui est-elle pas révélée dans l'instant ? »

Tagore



